CONVENTION NATIONALE.

APPERÇU PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,

Sur la célébration des Décadis & des Fêtes Nationales.

Par J. RAMEAU (de la Côte-d'Or).

Discours destiné à être prononcé à la tribune de la Convention, sur le rapport du comité d'instruction publique, concernant les Fêtes Décadaires.

Imprimé par ordre de la Convention nationale.

Citoyens,

Nous ne pouvons plus nous passer d'institutions ; la liberté, les mœurs, la République les appellent à grands cris.

Le rapport du comité d'instruction publique sur cette matière, que je regarde, moi, comme la plus importante de toutes celles qui peuvent occuper une assemblée de réformateurs des préjugés, de régénérateurs des mœurs ; ce rapport, dis-je, rapproché du projet de décret dont il

est suivi, est un de ces pastiles superbes & presque enchantés, appliqués contre l'espace vuide d'un édifice à construire. Decretez-le, & vous n'aurez, du moins de cette génération-ci, ni fêtes décadaires, ni réunions de citoyens.

Lorsque des législateurs entreprirent de donner des institutions à quelque peuple que ce fût, ils savoient bien que rien n'étant si enraciné que les impressions reçues dans l'enfance, fortifiées par l'habitude de toute la vie, il falloit les faire oublier à la génération présente avant de leur en substituer de nouvelles, & de parvenir à les faire adopter à la génération suivante, par la voie de l'instruction donnée au premier âge. Aussi, la difficulté de l'entreprise leur inspira-t-elle à tous la ressource du merveilleux pour se faire écouter, & de la terreur, accompagnée du mystère, pour se maintenir dans leur crédit & effectuer leur plan.

Plus loyale, mais non moins embarrassée, la Convention nationale, dans celle qu'elle doit donner au premier peuple vraiment libre qui ait encore existé, ne veut, ne doit parler que le langage de la raison, quoiqu'elle ait à contredire les préjugés les plus accrédités, en ce qu'ils avoient été produits par la plus profonde politique, & adoptés pendant une longue suite de siècles.

Sous le régime tyrannique, on ne réputoit *Nation*, en France, que cette portion de la société que l'ambition, la fortune, l'instruction portoient à la cour: dans ce qu'on appeloit la capitale, dans les cités populeuses, le reste, quoique des vingt-trois vingt-cinquièmes plus considérable, n'étoit compté pour rien. Sous le retour de l'égalité, c'est autre chose: la nation est la totalité des citoyens, &, il faut bien le dire, les vingt-trois vingt-cinquièmes de cette totalité, tout conquis qu'ils soient à la liberté, ne le sont point, à beaucoup près, à la philosophie. Ce sont cependant ces vingt-trois vingt-cinquièmes, qui par leur immense majorité composent le corps de la nation: les deux autres vingt-cinquièmes,

éclairés, inſtruits, moins occupés, en ſont comme le vêtement, la parure.

Faire des inſtitutions pour les hommes inſtruits, dépouillés de préjugés, réunis dans les cités par leur aiſance, leurs loiſirs, par les arts; diſtraits, délaſſés de leurs travaux par le mouvement inſéparable d'une nombreuſe population, ſes accidens, ſes plaiſirs, ſans ſonger à ceux qu'un travail aſſidu retient conſtamment dans des ateliers iſolés, au milieu des campagnes, & éloignés des occaſions de ſe réunir, de s'inſtruire, de ſe communiquer : c'eſt donner tout à la parure, qui d'ailleurs ſe ſuffit à elle-même, & rien au corps, qui a beſoin de tout.

Il eſt fâcheux que quelques philoſophes n'aillent pas puiſer dans le ſéjour de la campagne, & dans les communications intimes & journalières avec leurs ſimples habitans, les objets de leurs méditations: ils y prendroient une idée des hommes & des choſes bien plus juſte qu'au milieu des cités; ils ſe déſabuſeroient bientôt de ces abſtractions tout au plus propoſables à un peuple tout neuf, & ſortant tout-à-l'heure, s'il en pouvoit être ainſi, des mains de la nature, ou du moins à une génération naiſſante, ſans égard à la relation que pourroit avoir avec elle la génération exiſtante.

Il ne faut pas vous le diſſimuler : jamais vous ne parviendrez à faire adopter vos inſtitutions, ſi vous ne compoſez, en quelque ſorte, à cet égard, avec la génération actuelle, je veux dire avec ce qu'elle a encore d'habitudes, de corruption même dans ſes uſages. Accoutumés à l'idée de cultes qui avoient leur pompe, leurs cérémonies, leur touche dramatique, qui commandoient l'ordre, le recueillement; de cultes qui entretenoient l'eſpoir d'une exiſtence plus heureuſe, réparatrice de l'oppreſſion, de l'indigence, de l'infortune, de l'adverſité, de la douleur; ſi vos inſtitutions ne lui offrent que des aſſemblées confuſes, tumultueuſes, fatigantes, ſtériles pour les ſens auſſi bien que pour l'eſprit & le

cœur, vous l'ennuïerez, la dégoûterez, la rebuterez, & elle retournera d'autant plus vîte & plus obstinément à ses anciennes habitudes, que l'innovation à laquelle vous vous efforcerez en vain de l'appeler, lui présentera moins d'affinité avec elles, & lui inspirera moins de motifs de préférence.

Quel inconvénient y a-t-il donc à élever la pensée d'un peuple à un Être Tout, par là même supérieur à tout, un Etre Suprême, en un mot, (la présence n'en fut jamais insupportable qu'à l'ame du méchant); quel inconvénient de l'entretenir dans l'idée d'une justice éternelle qui ne laisse aucune bonne action, quelqu'obscure qu'elle soit, sans récompense, aucun crime quelque caché qu'on le tienne, sans punition? Quel inconvénient à le ramener à l'admiration de l'immensité de l'univers, de l'ordre qui en maintient l'harmonie, de la graduation des êtres, de leur constante continuité, à s'en entretenir, les méditer, les chanter?

De la contemplation de ces merveilles, au contraire, découle nécessairement l'idée de l'imitation, celle de l'ordre dans la société, celle d'une patrie, d'une famille, celle du bon usage de la liberté, du respect pour les lois, de l'amour pour la vertu, de l'enthousiasme pour la générosité, la fraternité, l'égalité.

Eh! Quel est celui qui, après avoir chanté l'immensité de l'univers, la beauté de la nature, leur incompréhensibilité, leur majesté, ne se trouveroit pas mieux disposé à entendre un discours de morale & à s'en pénétrer? Quel est celui qui, quoiqu'encore imbu des préjugés superstitieux dont on le garrota avec les langes de l'enfance, se refuseroit à une sorte de culte qui n'irriteroit aucune opinion religieuse, qui n'en canoniseroit aucune?

Que vos réunions décadaires offrent donc matière au recueillement, par l'ordre qui y sera établi & par la grandeur des objets dont on s'y occupera.

Qu'à cet effet il soit composé, pour chaque trimestre,

une hymne dégagée des prestiges de la fiction, d'un chant simple & majestueux en même temps que mélodieux, sur l'immensité du Tout incompréhensible, sur l'ordre qui regne dans l'univers, sur la beauté de la nature, le changement des saisons, leur propriété, sur la justice éternelle, la sociabilité, &c.

Qu'à l'ouverture de l'assemblée, cette hymne soit chantée debout, par-tous les assistans indistinctement, placés chacun dans l'ordre de leur âge & de leur sexe, au signal qui en sera donné, soit par l'officier public en exercice, soit par des instrumens musicaux.

Qu'à la suite de cette hymne, un discours de morale, le même dans toute la République, pour le jour décadaire caractérisé, composé ou du moins approuvé par le comité d'instruction publique, & d'un quart-d'heure tout au plus, soit lu comme l'évangile social du jour, par le père de famille le plus propre à le bien faire.

Qu'à cette instruction succède une interlocution, soit dramatique, soit seulement récitative, ou mélodiée sur des actions héroïques, des actes de courage & de dévouement civique, de vertu, de piété filiale, d'hospitalité, de générosité, d'amour conjugal, &c., & que cela soit exécuté par les élèves des écoles primaires, s'il est possible, ou du moins par ceux des écoles centrales.

Que la séance soit terminée par une hymne du même genre que la première, ou à-peu-près, toujours dans le style du trimestre, & que chacun, après avoir employé à cela tout au plus cinq quarts d'heure, se sépare.

C'est ainsi qu'ayant destiné une séance du matin à la partie morale exclusivement, je destinerois une courte séance du soir à la partie civile.

Dans cette vue, à une heure convenablement espacée du repas du milieu du jour, que la séance se rouvre par la lecture d'un chapitre ou d'une partie quelconque, mais fixe pour chaque décadi, ou de la déclaration des droits,

ou de la conftitution, ou, s'il eft poffible, de l'une & de l'autre, fuivie de la publication des décrets d'intérêt général.

Que cette lecture achevée, il fe faffe une diftribution des fecours publics à ceux que la loi défigne, par le magiftrat ou un certain nombre de vieillards, à tour de rôle;

Et que la féance foit terminée par une hymne patriotique, appropriée aux époques de la révolution correfpondantes au trimeftre, à la fuite de laquelle chacun pourra fe livrer aux exercices récréatifs de la danfe, de la converfation, des repas de famille ou d'amis; à fon gré.

Voilà, je crois, la journée remplie.

Ce n'eft pas tout : dix jours de travail fans repos, fans diffipation, font bien longs, fur-tout pour les hommes attachés, par les tranfactions particulières, à un travail pénible; & j'aimerois bien que la moitié poft-méridienne de chaque quintidi fût encore deftinée au repos, & que pour la célébrer il fe fît une réunion à la même heure du foir que les décadis, pour y entendre la lecture d'un journal périodique, approprié à la portée des hommes des champs, des hommes de travail, contenant les évènemens intéreffans, les phénomènes curieux, le cours des objets d'agriculture, de fabrique ou de commerce, les décifions des adminiftrations & tribunaux, &c. même un peu de politique étrangère, & que la féance fe terminât par l'annonce des actions remarquables de la décade, en travail, générofité, hofpitalité, piété filiale, &c.

Après quoi on fe livreroit aux exercices militaires, à la lutte, à la courfe, à la danfe, à la converfation, aux communications amicales ou de famille, au repos.

Maintenant le cercle des décadis, fimplement coupé & diverfifié par fes quatre fections trimeftrales, offrant, malgré cette précaution, une férie monotone & fatigante, il eft à propos de le vivifier par la célébration du retour annuel & fagement efpacé des principales époques de la révolution, que l'on réuniroit à celle de la célébration de l'un des décadis du mois dans lequel

elles ont eu lieu, afin d'éviter la multiplicité des fêtes, leur congestion, & sur-tout leur concurrence avec les travaux impérieux de l'agriculture (1).

C'est ces jours-là, qui pourroient se trouver au nombre de dix ou onze tout au plus, & la plus grande partie dans la belle saison, que j'aimerois qu'à la suite de la séance décadaire du soir, on se transportât dans une sorte de cirque, & que là des places assignées aux vieillards, aux mères & aux filles nubiles, y reçussent les individus spectateurs d'exercices de force, d'adresse, d'agilité de tout genre, comme course, lutte, évolutions militaires, jeux, danse, &c.; & qu'à une heure fixe de la soirée, la journee fût terminée par la décision d'un jury de vieillards sur les individus qui se seroient

---

(1) Ces fêtes pourroient êtres choisies & espacées ainsi :

Par exemple, 1°. La fondation de la République (21 septembre vieux style) se célébreroit le premier décadi de Vendémiaire.

2°. La consécration de la liberté de parler & d'écrire (21 Brumaire). le deuxième décadi de Brumaire.

3°. Le juste supplice du dernier tyran (21 janvier vieux style), le premier décadi de pluviôse.

4°. Le triomphe de l'égalité le dernier décadi de floréal.

5°. Le réveil du peuple (7 juin vieux style), le 2e. décadi de prairial.

6°. La chute de la bastille (14 juillet vieux style), le 2e. décadi de messidor.

7°. L'anéantissement du protectorat (10 thermidor), le 1er. décadi de thermidor.

8°. La gloire du peuple (10 août vieux style), le dernier décadi de thermidor.

9°. Le triomphe des armes de la République sur tous ses ennemis, le 2e. décadi de fructidor.

On pourroit, à défaut d'époques, depuis le 10 pluviôse au 30 floréal, célébrer le 30 ventôse le réveil de la nation, & le 30 germinal la fête de l'amour.

Les Sans-Culottides ont leur destination ainsi que la quadriennale ou sextile.

le plus diſtingués dans ces exercices, & en auroient mérité le prix, leſquels prix ſeroient, ou des fleurs artificielles, ou des rubans.

Que ces prix fuſſent délivrés par les mères, à tour de rôle, à ceux déſignés par le jury pour les avoir remportés, & auxquels il feroit loiſible de les aller offrir de ſuite à celles des filles nubiles qui auroient fixé leurs vœux, leſquelles s'en pareroient auſſitôt comme des témoignages des qualités qui, dans leurs amans, auroient déterminé leur choix, & elles pourroient continuer à les porter, à toutes les aſſemblées décadaires, juſqu'à la prochaine fête annuelle.

Qu'enfin toute l'aſſemblée, s'étant livrée à une danſe générale, ſe ſéparât, emportant de toutes parts dans ſes foyers la joie, le calme & la conſcience du bonheur.

Malheur à qui regarderoit l'idée de moraliſer les hommes par le ſentiment le plus univerſel & le plus impérieux de la nature, comme faite pour exciter le rire! ce feroit une idée bien décourageante de l'incurabilité de la dépravation dont nous voulons ſortir, & ſous l'influence de laquelle il faudroit déſeſpérer de jamais affermir le régime républicain.

Vous ſentez, citoyens, qu'il faudroit à cette idée plus de développement que je n'ai eu le loiſir de lui en donner. Ce ne peut être que le fruit d'une méditation profonde, à laquelle il eſt difficile de ſe livrer au milieu du cercle rapide des occupations qu'importe le ſervice public.

J'indique ici le fond : c'eſt au comité à le traiter ou à le faire traiter, &, s'il ne vous a point paru indigne de quelque attention, à le renvoyer à ſon examen. Permettez ſeulement que je vous rappelle que les fêtes décadaires ſont plus néceſſaires aux campagnes qu'aux cités, & qu'il eſt plus inſtant que jamais, que vous ſongiez à leur en donner.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.